

HERVÉ GUIBERT

VOYAGE
AVEC
DEUX ENFANTS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

A mes coéquipiers.

© 1982 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{bis} rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-0624-X

(L'origine du voyage remonte au dimanche
14 mars 19 ..)

Vendredi 19 mars.

Dès que B. me fit la proposition de ce voyage, je projetai mon corps entre le désert et la mer. Mais surtout, et c'est ce qui me donnait le plaisir le plus particulier, je projetai une certaine assise de mon corps, il était debout, sur une corniche, ou sur le haut d'une dune, entre la mer et le désert, vers lesquels il se tournait, de part et d'autre, successivement, il surplombait les deux enfants, à d'autres postes d'observation, en contrebas (dans ce paysage simplifié, les enfants s'employaient peut-être à guetter l'éclosion d'animaux minuscules entre les grains de sable). Mais surtout je projetai pour mon corps un habillement inédit : non pas la dénudité d'un maillot, évidemment, mais la légèreté

que procure une seule épaisseur à même la peau, et une indifférence quant à la façon dont mon corps pourrait être regardé, selon ses positions, aucune supercherie ne chercherait à le rendre indistinct, ce ne serait qu'un corps nu dans un vêtement et qui éventuellement abandonnerait son vêtement pour passer dans un drap, et non plus un corps caché par un vêtement. Donc du lin et du coton, du blanc, de l'ample, qui pourrait être soulevé par le vent, car en aucun cas la chaleur ne devait être pesante, et quelques taches de couleur qui éclateraient sur une cravate, un foulard, ou sweater jeté sur les épaules, quelques taches de couleur dans les mots, un sombrero. Le silence (aurait-on coupé les cordes vocales des enfants ? mais non, pour qu'ils puissent chanter, pour qu'ils puissent rire). Ce premier temps de projection éliminait la présence de l'autre adulte dans le paysage.

Samedi 13 mars (car je recherche les antécédents).

M. chez qui j'ai dîné ce soir me raconte justement un fait divers terrible : à Montpellier, un homme sans histoire (« ce sont les pires », me dit ma grand-tante à qui je raconte cette histoire le lendemain), un plombier tombe un jour dans la

rue sur un gamin de trois ans, il le sodomise puis l'étrangle. Puis il rapporte son corps chez lui, dans sa maison, il présente le cadavre à sa femme et ses deux enfants. Il dit : « voilà ce que j'ai fait, vous devez m'aider. » Toute la famille s'emploie alors à emmailloter le corps dans un sac en plastique, c'est le fils (j'imagine qu'il a quatorze ans mais en réalité il en a dix-huit) qui est chargé de s'en débarrasser, il le monte à l'arrière de sa bicyclette, il le fixe tordu et tassé avec des sandows sur le porte-bagages. Il roule sur une route déserte, le long d'un fossé. Il sait qu'il doit décharger le corps le plus loin possible mais soudain il est alerté par un craquement dans son dos : le pied de l'enfant déchire le plastique et la jambe bleuie trop compressée jaillit et pend. Le grand garçon s'affole et jette alors le petit dans le fossé, aussitôt, le recouvre à peine de feuilles et de terre.

Ce qui nous frappe le plus dans cette histoire, M. et moi, c'est la prise en charge par la famille du crime du père, la solidarité familiale est si forte qu'elle peut même dissoudre un cadavre (je vois cette loi comme un suc ou un acide sécrété par un insecte pour paralyser sa proie avant de la dévorer, ou après l'avoir à demi dévorée : un ménage immanent). Mais ma mère, à qui je fais cette remarque, ma mère, qui est pourtant pour la peine de mort, s'étonne à peine, elle dit : « Mais si toi tu faisais

quelque chose de cette sorte, nous chercherions aussi, par tous les moyens, à t'en sauver. »

Jeudi 18 mars.

Avec T. je suis allé acheter un sweater de couleur amarante, et un autre céruléen. J'ai aussi acheté une cravate de soie noire avec le dessin d'un aéroplane. Le soir j'ai consulté mon atlas et dans la distance qui séparait mon œil des lignes abstraites se sont interposées des routes, j'ai imaginé la poussière.

Dimanche 14 mars.

B. m'a prêté le journal d'un homme qui aime les enfants. Je le lis un peu, tout en sachant que je me comporterai différemment, comme un manuel d'instruction en vue de ce voyage. Il est l'atlas du véritable pays vers lequel je m'engage : l'amour et la compagnie des enfants. Cet homme, de quarante ans déjà, vit chez ses parents et ne sait pas nager. Il doit prendre tous les soirs des quantités faramineuses de somnifères, comme pour achever son désir qui n'a jamais de cesse, aucun point de résorption (s'il caresse les cheveux d'un enfant, il remarque

douloureusement que sa tête « ne répond pas »). Amoureux d'un géant de quinze ans, il conduit sa voiture à tombeau ouvert, collectionne les slips sales d'enfants dans des flacons, et s'émeut en lisant dans le journal le fait divers d'un enfant berger, d'un petit berbère lapidé pour avoir massacré en le sodomisant un pélican mâle.

Mardi 16 mars.

J'étais avec mon neveu, mais il avait alors quatre ou cinq ans, dans une salle de projection, on y passait un film commercial, par mégarde interdit aux moins de treize ans, c'était le premier film que voyait mon neveu, nous étions par terre, allongés, lui entre mes jambes, je caressais ses tempes, j'étais prêt à bander ses yeux d'une de mes mains si apparaissait quelque scène inconvenante, je me demandais plutôt s'il était de mon devoir de les bander, mais justement sur l'écran, et nous étions très proches de lui, surgissait un homme nu en érection, et à ce moment-là je ne pouvais plus retenir mon neveu, la vue de la verge en érection le rendait fou, l'emportait, attiré par elle il se levait pour suivre les mouvements de l'acteur, qui débordait de l'écran mais continuait à être visible, un peu atténué, sur le mur au bord de l'écran, alors mon